EXÉGÈSE OMBRIENNE : UN COMMENTAIRE LINGUISTIQUE DE LA TABLE IA D'IGUVIUM (AVEC RÉFÉRENCE À VI A-B ET VII A)

"La traduction qu'on donne des Tables Eugubines est généralement en latin, elle est donc peu limpide"

E. Benveniste

Note liminaire

Un consensus existe aujourd'hui à propos du sens général des Tables et en ce qui concerne l'interprétation d'une partie importante des faits de langue ombriens. La présente contribution ne revient généralement pas sur l'acquis de la recherche antérieure, mais s'attache aux problèmes grammaticaux et lexicaux restants. Nos outils de travail sont l'analyse du texte pour lui-même et la méthode comparative. L'étude des contextes, le rapprochement des passages semblables et la confrontation des formes renseignent sur l'organisation de l'énoncé, tandis que le recours aux langues indo-européennes - au latin surtout - permet des identifications de mots, de morphèmes et de procédés syntaxiques. Cependant, bien des points demeurent obscurs et nombre de termes, même des plus fréquents, résistent à l'interprétation. Nous en prenons acte et préférons les résultats modestes d'un examen patient et minutieux aux solutions séduisantes, mais fragiles, d'une pensée fertile en hypothèses et en conjectures.

I a 1-6

Texte

e s t e : p e r s k l u m : a v e s : a n z e r i a t e s :
e n e t u :/ p e r n a i e s : p u s n a e s : p r e v e r e s :
t r e p l a n e s :/ i u v e : k r a p u v i : t r e b u f :
f e t u : a r v i a u s t e n t u :/ v a t u v a f e r i n e :
f e i t u : h e r i s : v i n u : h e r i p u n i :/
5 u k r i p e r : f i s i u : t u t a p e r : i k u v i n a :
f e i t u : s e v u m :/ k u t e f :
p e s n i m u a ř e p e s a r v e s :/

Traduction

Commence ce sacrifice une fois observés les oiseaux du midi (et) du septentrion. Devant la porte trébulane, sacrifie trois boeufs à Jupiter grabovien. Présente les entrailles. Offre les côtes (?) en sacrifice sur le brasero (?), à volonté avec du vin ou avec du puni. Sacrifie pour le Mont fisien, pour la cité d'Iguvium. Prie chaque fois (?) à voix basse avec (l'offrande de) la graisse (et) des entrailles.

Commentaire

1 p e r s k l u m : traduit généralement par "cérémonie", "sacrifice" ou "prière" et rattaché à la racine *perk- "demander, prier", avec référence au fut. antér. p e p u r k u r e n t et à l'impér. moy. p e r s n i m u . Le rapprochement est admissible, mais l'explication morphologique ne convainc pas. Buck dégage un suffixe -lo- (*persc-lo- : p. 82 paragr. 129) et cette analyse se retrouve chez Plt. (Lex., s.v.) et chez

Pis. (p. 132). Une base *persc- de dérivé nominal nous paraît improbable. En effet, le suffixe -sk- n'apparaît normalement pas dans la formation des noms (cf. pourtant lat. ēsca "nourriture" et pōsca "sorte de breuvage" : M. Leumann, Lat. Gr.[2], p. 341) et, d'ailleurs, un thème de présent *perk-sk- (> *persk-) contredit l'enseignement de la grammaire comparée. L'équation entre lat. poscō (< *porskskō) et skr. pr̥cchā́(mi) indique le degré zéro radical (*pr̥k-sk-), ancien et régulier dans la classe en -sk-. Dans ces conditions, la segmentation pers-klu-m s'avère plus satisfaisante. Le terme se range alors dans le groupe bien caractérisé des noms d'instruments ou d'objets en -klo- (type pihaclu; voir Plt., §75b). Pour les raisons précédentes, l'élément présuffixal pers- ne représente pas *perk-sk- > persc- (ainsi Bréal, p. 5), mais *perks-. Cette forme est la racine *perk- élargie par -s-. La coexistence d'une base en -s- et du type en -sc- se retrouve dans le rapport de skr. jijña-s-ati à gr. γιγνώ-σκ-ω. L'impératif p e r s n i m u "prie" s'explique à partir d'une base nominale "perks-ni-, préférable à la reconstruction complexe *perk-sk-ni- de Buck (§ 146). Pour le morphème -ni-, comparer p u n i, poni. La présence d'une sifflante devant un suffixe à nasale semble assez fréquente : cf. f e s n a f - e, šesna, v. lat. iouxmenta. A l'instar de Buck, Vet., Dev. et Plt., nous séparons du groupe de p e r s k l u m les formes verbales p e r s t u, p e s t u et peperscust, pepescus. -

p e r n a i e s p u s n a e s : ces termes en asyndète ne se retrouvent pas dans la version circonstanciée de VIa. A la place figurent les mots parfa curnase dersua peiqu peica merstu. On a affaire à l'explicitation de la mention des oi-

seaux (a v e s, aueis) par l'énumération des espèces requises pour les auspices : geai (?), corneille, pic et pie. Les deux premiers volatiles sont dersua, les deux derniers merstu. Ces qualificatifs ne s'interprètent pas de façon certaine. Du moins s'apparentent-ils par leurs conditions d'emploi aux adjectifs p e r n a i e s p u s n a e s de Ia (cf. Plt., p. 230). Formé sur ital. *per- "devant", ombr. pernaio- signifie proprement "antérieur" (du point de vue de l'augure), c'est-à-dire "situé au midi"; symétriquement, ombr. pusna(i)o-, dérivé de l'adv. ital. *post- "derrière", signifie "postérieur", "situé au nord". Ces considérations soutiennent l'hypothèse selon laquelle dersua et merstu se rapportent à des notions complémentaires relatives à la localisation des oiseaux (Plt., ibid.).

3 a r v i a fait problème, faute de correspondants exacts en latin ou ailleurs. Les uns argumentent en faveur d'une offrande végétale (Buck, Dev., Pis., Bott., Plt., etc.), les autres défendent la thèse d'une offrande carnée (Blum., Vet., etc.). Selon qu'ils relient le mot à lat. aruum ou à lat. aruina, les auteurs traduisent par "grain(s), céréales" ou par "entrailles". Les contextes n'orientent pas l'interprétation de façon décisive, pas même IIa 18 (sur ce passage, confronter les opinions de Vet., p. 195, et de Plt., p. 178). D'après la forme des variantes a r v i u et aruio, a r v i a se définit clairement comme acc. pl. n., à l'exclusion de l'acc. sg.f., toujours en -a(m). Nous avons affaire à un thème en -i-, non en -yo-: sur ce point, les manuels de Buck (§ 173,5) et de Plt. (p. 98) sont à corriger. Arvi- s'explique comme réfection d'un ancien thème en -u-, attesté dans lat. (h)aru-spex (pour plus de détails, voir notre article des

Cahiers F. de Saussure 31, 1977, 259-267).

v a t u v a possède une variante v a t r a (III 31). Comme les contextes sont rigoureusement symétriques, les auteurs admettent à juste titre une équivalence des signifiés. Plt. propose de façon convaincante l'étymologie *latuā "côtés, côtes" (cf. lat. latera et le rapport morphologique de pecua à pecora : Plt., p. 250 et Lex.). L'hapax v a t r a offre apparemment la trace du type concurrent sigmatique, c'est-à-dire *latesā > latera syncopé. Mais cette hypothèse pose le problème de la chronologie relative du rhotacisme et de la syncope. Si l'étymologie de ose < *op -(e)s-i est correcte (Plt., p. 95 § 83), la chute d'une voyelle brève intérieure précède le changement de s en r en position intervocalique (id., p. 209). Ajoutons à ces considérations le fait suivant : la seule forme ombrienne exactement comparable à lat. latera sous le rapport de la formation, du genre, du nombre et du cas est l'acc.pl. tudero (VIa 15, 16; cf. acc.sg. tuder), non atteint par la syncope. En l'absence de témoignages suffisants sur la flexion des thèmes en -es- en ombrien, le rattachement de v a t r a à cette classe formelle demeure très incertain. En dernière analyse, le mot s'explique peut-être comme thème en -ro- (Plt., p. 209, avec renvoi à F. Bücheler, Umbrica, Bonn 1883, p. 63) ou comme simple faute d'orthographe (Plt., Lex.)[1]. — f e r i n e ne s'emploie que dans la formule v a t u v a f e r i n e f e (i) t u , resp. uatuo ferine fe(i)tu (12X) et s'y trouve en relation de substitution avec f e r i m e (Ib 25). La forme avec -m- apparaît encore dans le contexte différent de III 16 : i n u k k a z i f e r i m e a n t e n t u . Vu les conditions d'emploi, la thèse de Dev. et Plt. (un seul mot ferine,

mal orthographié en Ib 25 et en III 16) nous paraît préférable à la doctrine de Blum., Vet. et Pis. (deux mots distincts). Moins pour des raisons d'ordre statistique que proprement linguistique, f e r i n e a la priorité sur f e r i m e . En effet, tandis que m se substitue parfois à n, l'inverse ne se produit jamais en ombrien (Buck, § 109). Ainsi, pour l'analyse ultérieure, seule la forme en - i n e entre en ligne de compte. L'-e final indique soit un loc.sg., soit un abl.sg. (Buck, § 178,6 note). Théoriquement le datif, quoique moins naturel dans le présent contexte, serait également envisageable. Quant à l'élément prédésinentiel, les critiques en font un suffixe -īn-, variante apophonique de -(i)ȳon-, attesté par ailleurs dans n a t i n e (cf. lat. natione) et dans tribrisine (cf. nom.sg. t r i b ř i ç u) "triade". Reste un radical fer-, rapproché tantôt de lat. ferō "porter" (Buck, Dev., Vet., Plt.), tantôt de lat. feriō (Pis.). L'interprétation dépend dans une large mesure du sens prêté à v a t u v a . Les Tables prescrivent-elles l'oblation d'une partie de l'animal "sur un support", c'est-à-dire sur une sorte de plateau ("in ferculo"; avec le loc.sg. d'un dérivé de fer- "porter") ou plutôt le sacrifice des victimes "au moyen d'un instrument contondant ou tranchant", par exemple un couteau ("cultro"; avec l'abl.sg. d'un dérivé de fer(i)- "frapper")? Selon nous, la solution du problème ne se trouve pas nécessairement dans les termes de cette alternative. Ital. f- remonte non seulement à *bh- et à *dh- de l'indo-européen; c'est aussi le traitement régulier de *g^{w}h-. L'ombrien, il est vrai, n'en offre pas d'exemple certain pour la position initiale. Mais, comme l'aspirée labiale et l'aspirée dentale aboutissent à des unités identiques au début et à

l'intérieur du mot, la labio-vélaire connaît probablement aussi un traitement unique. A en juger par v u f r u et v u f e t e s , généralement rapportés à une racine *weg^{w}h- (cf. lat. uoueō), i.e. *-g^{w}h- donne -f- en ombrien. On attend donc le même changement à l'initiale. Dans cette perspective, le radical de f e r i n e se relierait facilement à l'indo-européen *g^{w}her- intr. "être chaud, brûlant"; tr. "échauffer, brûler". Cette nouvelle étymologie s'appuie sur des analogies contextuelles. Le syntagme k a z i f e r i m e a n t e n t u (III 16) rappelle, par sa structure syntaxique et l'un de ses constituants lexicaux, l'énoncé de IIa 19-20 : p i r a s e a n ṭ e n t u "place le feu sur l'autel" (= III 21-22; cf. VIb 49). La ressemblance s'étend à un passage moins clair de Ib 12 : p i r a h t i m e m e n t e n - t u "place le feu sur le porte-feu (?)"[2]. Si f e r i n e appartient au champ lexical de asa- "autel" (comme porteur de feu : cf. hitt. haššaš "foyer" et l'expression latine pro aris et focis) et ahti- "brasero"(?), un rapport de parenté avec la famille de lat. furnus "four, fourneau" (< *g^{w}horno- ou *g^{w}hr̥no- : Ernout-Meillet, s.v. formus) n'est pas exclu. Au point de vue de la formation, cependant, f e r i n e et furnus ne se recouvrent pas. D'une part, le vocalisme radical diffère, de l'autre les suffixes s'avèrent irréductibles : f e r i n e ne se ramène pas à un thème *ferno-, car l'ombrien, à la différence de l'osque, ignore l'anaptyxe. L'i intérieur est donc étymologique. Un correspondant latin exact aurait la forme *ferione (cf. supra). L'emploi de -iōn- comme suffixe de nom d'instrument se rencontre dans le type lat. pūgiō m. "poignard", mais les exemples en sont rares.

h e r i s v i n u h e r i p u n i : les auteurs ne s'accordent pas sur la place de ce membre de phrase. Pour Vet. et Pis. le syntagme s'articule au f e i t u précédent. Plt., en revanche, en fait un élément de la séquence suivante. Le contexte de Ia 22 lève le doute : v a t u v a f e r i n e f e t u h e r i v i n u h e r i p u n i a r v i u u s t e n t u . La libation de vin se conçoit dans le cadre du sacrifice, non de la présentation des a r v i u . Par conséquent, l'expression h e r i v i n u h e r i p u n i se rattache à la fraction d'énoncé précédente. Ainsi, en Ia 5 commence une nouvelle phrase avec un f e i t u en emploi absolu. H e r i (s) : l'alternative se traduit par une conjonction étymologiquement identifiable à la 2e sg.prés. du verbe her-(i)- "vouloir". Situation analogue en latin avec uel, distrait du paradigme de uolō, uelle et spécialisé comme outil articulaire. La construction ombrienne h e r i (s) . . . h e r i (s) fait écho à lat. uel ... uel. En ce qui concerne la forme, la réduction de h e r i s à h e r i ne dépend pas de l'environnement phonétique. En tout cas, la forme en -s se rencontre aussi devant p u n i (Ib 6). Il y a donc flottement, mais avec une grande supériorité statistique de la variante courte, d'ailleurs généralisée dans la partie écrite en caractères latins. Cette légère variation formelle ne met naturellement pas en cause l'interprétation. Plus difficile est le cas de p u n i (var. poni, VIa 57, etc.; pone, VIa 59). On y voit le nom soit d'un breuvage (Buck, Dev., Plt., Pis.), soit d'une offrande à base de farine (Vet.). L'analyse traditionnelle en pō-ni- met en évidence un radical pō- et suggère un rapprochement avec lat. pō-sca "mélange d'eau et de vinaigre",

pōtiō f. "boisson", pōtus m. "id.". Le mot contiendrait la racine indo-européenne *pō(i)- "boire". Le suffixe -ni-, relativement rare (cf. lat. pānis < *past-ni-), alterne avec -no- de skr. pāna- n. "boisson, breuvage". Par une autre voie, Vetter en vient à la reconstruction de *pol-ni- (p. 172), eu égard au changement de -ln- en -n(n)- en ombrien (R. Thurneysen, in Glotta 1, 1909, 242). Le vocable appartiendrait alors à la famille de lat. pollen, -inis n. "fleur de farine". Notre préférence va à la première interprétation en raison de l'association fréquente de p u n i et de v i n u (voir Dev., p. 204).

s e v u m : le mot réapparaît dans la formule voisine tases persnimu seuom(VIa 55-56), mais y figure en position finale. Cette liberté dans l'ordre des termes de la phrase exclut l'existence d'une relation syntaxique étroite entre s e v u m et k u t e f (resp. seuom et tases). De fait, s e v u m porte sans doute sur l'ensemble de l'énoncé. Selon nous, les conditions d'emploi et la comparaison avec l'osque siuom "omnino" (Tab. Bantina 22) indiquent une forme adverbiale. Vues différentes chez Dev. (subst. au sens de "formula, genus precationis"), Buck, Vet., Plt. et Pis. (adj. rapporté à un subst. sous-entendu : "tout, chaque"). L'étymologie trouve appui dans ombr. s e v a k n e (IIa 21, etc.) "rituel", propr. "accompli chaque année" (Vet., p. 173). Cf. ombr. acnu "années". L'adjectif *sē-uo- signifie "chaque", plutôt que "tout", à en juger au préverbe séparatif sē- du latin. Ce sens n'interdit pas le pluriel, attesté en VIa 18-19 : esisco esoneir seueir popler anferener "at each of these rites for the lustration of the people" (Plt., p. 238). En conclusion, la traduction de s e v u m par "chaque fois" nous semble

raisonnable. La prière intervient à l'occasion du sacrifice de chacun des t r e b u f . Le texte même de la litanie, consignée sur la Table VIa, signale les reprises de l'invocation : tio esu bue peracrei pihaclu "(je) t'(invoque) avec ce boeuf remarquable à titre d'offrande expiatoire" (VIa 25); puis, tio esu bue peracri pihaclu etru "(je) t'(invoque) avec ce boeuf remarquable à titre de seconde offrande expiatoire" (VIa 35); enfin, tiom esu bue peracri pihaclu tertiu "(je) t'(invoque) avec ce boeuf remarquable à titre de troisième offrande expiatoire" (VIa 53).

6 k u t e f : sans exemple dans la partie du rituel écrite en caractères latins. Cette absence nous prive de critères pour le choix entre les différentes valeurs des lettres. Si VI et/ou VII nous fournissaient un équivalent du terme, son orthographe (*cute, *gute, *cote ou gote ?) serait très instructive. Parmi les lectures possibles, la plupart des critiques optent pour /kotef/ et reconstruisent un participe présent nom.sg. *kautēn(t)s. Ce verbe reposerait sur le correspondant ombrien du participe latin cautus (de caueō). Au prix d'un recours à l'irlandais, Dev. propose l'étymologie *gutens (cf. irl. guth "voix") et traduit par "clare, clara uoce renuntians" (pp. 202-203 et index verborum). En face de ces interprétations discordantes, le fait déterminant se trouve dans une variante du formulaire. Nous avons heureusement le parallèle de VIa 55-56. Après le sacrifice des trois boeufs à Jupiter Grabovien, la version longue donne le texte des prières, puis la prescription tases persnimu seuom (cf. supra). Le mot tases, qui y tient la place de k u t e f , figure en Ia 26, etc. sous la forme t a ç e z et s'identifie à lat. tacitus. Vu la symétrie des conditions d'emploi,

k u t e f et tases (t a ç e z) ont probablement des sens voisins (voir Vet., p. 173). La traduction approximative "parlant bas" paraît satisfaisante. — p e s n i m u : voir ci-dessus l'analyse de p e r s k l u m . — a ř e p e s a r v e s est une expression fréquente dans la version ancienne, mais ne se rencontre pas en néo-ombrien[3]. Si, comme il semble, a ř e p e s répond à lat. adeps, adipis, m. et f., le syntagme se compose de deux substantifs en asyndète. Comparer la construction des adjectifs p e r n a i e s p u s n a e s , en Ia 2. Mais Dev. avance une explication étymologiquement et syntaxiquement différente : d'un thème *ad-epo-, a ř e p e s se rattacherait à la racine de gr. ἕψω "faire cuire" et fonctionnerait comme un adjectif, avec le sens de "tostus", (p. 201). L'expression complète équivaudrait sémantiquement à lat. tostis granis. A notre avis, l'interprétation traditionnelle (a ř e p e s "adipibus") a pour elle une correspondance solide. Quant à a r v e s , nous en faisons une variante flexionnelle d' a r v i a "entrailles" (cf. supra, ad Ia 3).

I a 7-10

Texte

p u s v e r e s : t r e p l a n e s : t r e f s i f :
k u m i a f : f e i t u :/ t r e b e : i u v i e :
u k r i p e r : f i s i u : t u t a p e r : i k u v i n a :/
s u p a s u m t u : a r v i a u s t e n t u : p u n i f e t u :/
k u t e f p e s n i m u : a ř e a r v e s

Traduction

Derrière la porte trébulane, sacrifie trois truies pleines à Trebus jovien pour le Mont fisien, pour la cité d'Iguvium. Prends les parties intérieures (?). Présente les entrailles. Sacrifie avec du puni. Prie à voix basse avec (l'offrande de) la graisse (et) des entrailles.

Commentaire

7 k u m i a f fait écho à gomia du passage parallèle (VIa 58). Il n'en existe pas d'autre occurrence dans les Tables, de sorte que l'interprétation repose sur un contexte unique. En dehors de l'ombrien, une donnée intéressante s'offre en latin sous la forme du mot rare gumia m. et f. "glouton, goulu" (Lucilius 1066 et 1237, éd. Marx; Apulée, Apol. 57; Nonius Marcellus, p. 122, éd. Quicherat). Ernout-Meillet voyaient dans ce vocable un terme emprunté à l'ombrien (Dict., s.v.). Mais des considérations phonétiques et sémantiques rendent la chose improbable. En effet, 1° les faits ombriens indiquent un vocalisme radical ŏ, non u, car faute d'un o dans l'alphabet national ombrien le témoignage de k u m i a f n'est pas pertinent[4]; 2° le sens de "goulu", établi pour le mot latin par la glose de Nonius, ne s'applique pas au correspondant ombrien; 3° lat. gumia a le statut d'un substantif, ombr. k u m i a f / gomia fonctionne comme adjectif. Dans ces conditions, la relation entre les données latine et ombrienne s'explique plutôt par l'histoire indépendante d'un élément hérité de date italique. Le traitement u d'un ancien o devant m, dans lat. gumia, rappelle (h)umerus, humus et peut-être numerus (voir Maniet, Phon.,

§ 30). Pour l'étymologie du mot latin comme du mot ombrien le point de départ est donc un radical gom-. On rapproche généralement gr. γόμος "cargaison de navire" et γέμω "être rempli, chargé de". Cette comparaison, ainsi que les témoignages d'auteurs latins sur le rituel des sacrifices (voir, notamment, Cicéron, De div. 1, 101 et Ovide, Fastes 1, 572) suggèrent, pour ombr. k u m i a f / gomia, le sens de "gravides, pleines". Telle est l'interprétation de la plupart des critiques modernes. Bréal, cependant, à la suite de Panzerbieter, défendait un point de vue différent. A son avis, le rituel iguvien réclamait des "porcs engraissés", "sues altiles". Les rapports sémantiques seraient ainsi plus étroits entre ombr. k u m i a f et lat. gumia. De plus, le terme ombrien, par nature épicène, s'emploierait au masculin dans les Tables, tout comme lat. gumia chez Lucilius 1237. Cette théorie nous paraît insoutenable. En ce qui concerne le genre grammatical, l'italique possédait un groupe de substantifs masculins en -ā-; dans les adjectifs, en revanche, une forme en -ā- signale toujours un féminin. Or, k u m i a f est adjectif. Reste le problème du sens lexical. En l'occurrence, un critère interne prime l'argument comparatif de Bréal. Le texte des Tables renferme, en effet, le pendant de l'expression t r e f s i f k u m i a f , à savoir t r e f s i f f e l i u f (Ia 14; cf. VIb 3). Le qualificatif felio- signifie "qui tète, encore à la mamelle". Les victimes sont donc trois jeunes gorets. Il est alors tentant de voir dans t r e f s i f k u m i a f f e i t u la prescription d'un sacrifice parallèle, et dans l'adjectif gomiā- une notion solidaire de felio-: "qui va être mère, qui porte".

8 t r e b e : Les difficultés de l'interprétation tiennent à l'ambiguité de la finale -e, masculine ou féminine, et à la forme inattendue de l'équivalent trebo (VIa 58). Contre la compréhension du terme comme nom de déesse (ainsi Vet., p. 245) des raisons d'ordre religieux chez Dumézil (Rev. Hist. Rel. 147, 1955, 265-267) et des considérations linguistiques chez Buck (§ 185,2) se renforcent mutuellement. Un fait supplémentaire parle, selon nous, dans le même sens: le rapport formel entre t r e b e et trebo se retrouve identique dans f i s e (Ia 15) / fiso (VIb 3). Or, personne ne cherche dans le dernier mot le nom d'une divinité féminine. Il serait étrange que les deux variantes d'une forme casuelle masculine existent également au féminin. Au dieu Fisus répond donc probablement un dieu Trebus. Au point de vue morphologique, f i s e et t r e b e appartiennent aux thèmes en -o-, fiso et trebo aux thèmes en -u-. Cette concurrence entre des doublets de flexion différente rappelle un cas comme gr. υἱός / υἱύς "fils". De même qu'en grec la distribution dépend largement de facteurs géographiques, de même la distinction entre Fiso- et Fisu- en ombrien coïncide peut-être avec des variantes dialectales. En tout état de cause, la forme en -u- est la plus ancienne[5].

9 s u p a s'identifie aux variantes sopo et supo de la rédaction en écriture latine. La nature de la finale indique un neutre pl. Il s'agit probablement d'un adjectif substantivé, car le terme, variable en genre, fonctionne comme épithète en IIa 22 : s u f a f i a f s u p a f (acc. f. pl.). Comme le sens de cet adjectif ne ressort pas clairement du seul contexte, l'interprétation fait appel à l'étymologie. La principale difficulté réside dans le flottement du radical

(sop- / sup-), car en dehors du cas présent l'échange de o et de u ne s'observe pas dans une syllabe non finale. En tout état de cause, deux thèmes entrent en ligne de compte : *supo- et *sōpo-, tandis que la reconstruction de *sŏkŏ^{w}-, proposée par Pis. (p. 157), ne s'accorde pas avec la graphie supo. Si la forme ancienne est *supo-, la variante orthographique sopo atteste une tendance à l'ouverture de u en o devant p et rappelle somo en face du latin summus. Dans cette perspective, un rapprochement s'offre avec lat. suppus, glosé par supinus "renversé en arrière" chez Festus 370,20 (éd. Lindsay). Cela suggère pour s u p a le sens de "parties inférieures". La restitution d'un *sōpo- aurait d'autres implications et supposerait, en particulier, l'identité de traitement du ō radical et du ō de syllabe finale. On aurait sopo / supo, comme on a -o / -u à l'acc. m. pl. (uiro / uitlu). En fin de compte, l'amorce d'une solution se dégage de considérations sur la structure du passage parallèle de VIa 58. Dans la prescription du sacrifice derrière la porte trébulane, l'expression persae fetu tient exactement la place de s u p a s u m t u . Le mot persae (p e ř a e) passe généralement pour un adjectif dérivé de p e ř u "le sol" et signifierait, en emploi adverbial, "sur le sol, à terre". En fait, rien n'exclut une relation sémantique plus étroite avec *ped- "pied" (ombr. abl. sg. p e ř i, persi). Dans ces conditions, l'expression de rechange s u p a renverrait spécifiquement aux pattes comme parties inférieures ou abattis.

I a 11-19

Texte

p r e v e r e s : t e s e n a k e s : t r e b u f : f e t u :
m a r t e : k r a p v i u / f e t u : u k r i p e : f i s i u :
t u t a p e r : i k u v i n a : a r v i u : u s t e n t u /
v a t u v a f e r i n e : f e t u : p u n i f e t u :
k u t e f : p e s n i m u : a ř p e s : a r v e s /
p u s v e r e s : t e s e n a k e s : t r e f : s i f :
15 f e l i u f : f e t u :/ f i s e s a ç i : u k r i p e r :
f i s i u : t u t a p e r : i k u v i n a :/ p u n i :
f e t u : s u p a : s u m t u : a r v i u : u s t e n t u :
m e f a :/ v e s t i ç a : u s t e t u : f i i u v i :
f e t u : u k r i p e r : f i s i u : f e t u :/ k a p i ř :
p u r t i t a f : s a k r e f : e t r a f : p u r t i t a f :
e t r a f :/ s a k r e f : t u t a p e r : i k u v i n a :
k u t e f : p e s n i m u : a ř e p e s : a r v e s :

Traduction

Devant la porte tessénaque, sacrifie trois boeufs. Sacrifie à Mars grabovien pour le Mont fisien, pour la cité d'Iguvium. Présente les entrailles. Offre les côtes (?) en sacrifice sur le brasero (?). Sacrifie avec du puni. Prie à voix basse avec (l'offrande de) la graisse (et) des entrailles.

Derrière la porte tessénaque, sacrifie trois cochons de lait à Fisus Sancius pour le Mont fisien, pour la cité d'Iguvium. Sacrifie avec du puni. Prends les parties inférieures (?). Présente les entrailles. Présente un gâteau (et) une galette pétrie. Sacrifie à Fisovius pour le Mont fisien. Offre en sacrifice les vases à offrandes (et) les vases consacrés,

aussi bien les uns que les autres, pour la cité d'Iguvium. Prie à voix basse avec (l'offrande de) la graisse (et) des entrailles.

Commentaire

11 t e s e n a k e s : ni en I, ni en VI et VII, l's intérieur du nom de la deuxième porte ne subit le rhotacisme. Dans ces conditions, la graphie dissimule sans doute une sifflante géminée. Cf. le nom moderne Tessenara d'un village italien des environs de Gubbio (18 km en direction du sud-ouest). La notation -ss- n'est cependant pas sans exemple en ombrien : type essu à côté de esu, abl. sg. m. du démonstratif *ekso- (Plt., § 109 e). En ce qui concerne le vocalisme, la variante tesonocir (VIa 20 et VIIa 38), vis-à-vis de tesenocir (VIb 1 et 3), s'explique probablement par une sorte d'harmonie vocalique : la voyelle de l'antépénultième s'assimile, au moins partiellement, à la voyelle de la pénultième.

14 f e l i u f répond à k u m i a f de Ia 7 (voir ci-dessus). Le mot ne reparaît qu'une seule fois dans les Tables, dans la version parallèle de VIb 3, sous la forme filiu. La représentation de la voyelle radicale par e ou i, respectivement en vieil et en néo-ombrien, indique un ē étymologique. Il n'y a donc pas identité de formation entre ombr. filiu et lat. filius. De fait, sous le rapport du degré radical, la donnée ombrienne s'accorde entièrement avec lat. fēlāre, fēmina et gr. θῆλυς. L'élément fē- remonte à *dhē(i)- < *dhe̯i- "téter". Buck, Blum., Dev., Vet., Plt. et Ern. traduisent f e l i u f, filiu par "lactentes", "qui tètent"[6]. A cette interpré-

tation traditionnelle, Pis., pp. 156-157, oppose la conception de Benveniste[7]. Selon le linguiste français, f e l i u f signifierait "lactantes", "qui allaitent", car s i f - comme le latin sūs - ne s'appliquerait qu'à l'animal adulte par opposition à p u r k a , porca, désignation des petits (cf. lat. porcus). Dans cette perspective, l'épithète f e l i u f fournirait un exemple d'adjectif en -u- à l'acc. pl. f. (ainsi Pis., loc.cit.). A notre avis, l'hypothèse est inadmissible : étant donné que les thèmes en -u- adjectifs manquent complètement en latin, la reconnaissance d'une telle forme en osco-ombrien ne se justifie qu'en cas d'échec de toute autre explication. Or, par leur finale, f e l i u f et filiu s'intègrent parfaitement à la deuxième déclinaison (cf. v i t l u f , vitlu). Le syntagme s i f f e l i u f relève donc du masculin et s'applique aux cochons de lait. L'emploi du terme s i f indifféremment pour l'adulte et le petit rappelle la situation de fr. cochon. Plutôt qu'une opposition binaire s i f / p u r k a , l'ombrien connaît une distinction entre trois classes d'âge : s i f / p u r k a / s i f f e l i u f . L'association de s i f et de f e l i u f pour la production d'un signifié unique manifeste un procédé linguistique également à l'oeuvre dans v i t l u f t u r u f "bull-calves" (Ib 1, etc.).

17 v e s t i ç a : à la faveur d'un rapprochement illusoire avec v e s k l a "vases", l'interprétation par "libamentum", "libation" fait aujourd'hui l'unanimité des chercheurs (Buck, Blum., Dev., Vet., Plt., Pis.). Seul Ernout, prudent à son habitude, accompagne sa traduction d'un point d'interrogation (p. 136, s.v. vestisia-). En réalité, un examen objectif des conditions d'emploi conduit à une solution tout à fait différente. Les expressions v e s t i ç a m . . . f i k t u (Ia 28) et v e s t i ç a a f i k t u (Ia 31) "façonne une vestiça", ainsi que le syntagme uestisia et mefa spefa (VIb 5) "une vestisia et une galette saupaudrée" (cf. v e s t i ç i a m e f a , IV 14; m e f a v e s t i ç a , Ia 16-17; etc.) rangent le terme parmi les noms de gâteaux sacrés. Comparer Caton, De agr. 76,3 : placentam fingito. Ceci reconnu, la phonétique historique de l'ombrien permet une hypothèse étymologique : v e s t i ç i a < *lepstikiā, variante sabino-ombrienne de *depsticia "pétrie". Il s'agirait d'un adjectif substantivé, issu d'une formule *mensa depsticia "galette pétrie". Cette restitution s'appuie sur le passage très instructif de Caton, De agr. 74 : panem depsticium ... defingito "façonne le pain pétri" (pour plus de détails, voir notre article du BSL 74, 1979, 339-346).

f i i u v i : avec fisoui sansi, la version parallèle de VIb 5 enseigne deux choses : 1° La forme f i i u v i est à lire f i s u v i ; 2° La Table I dit Fisovius par abréviation pour Fisovius Sancius. L'épithète apparaît dans toutes les occurrences de la Table VIb, sauf dans l'expression fisouie frite (VIb 15). Ainsi, la divinité du présent passage s'apparente à Fisus Sancius (Ia 15 et VIb 3) à la fois par son nom (fisovio- dérive de fiso-) et par son épithète virtuelle. Fisus Sancius et Fisovius Sancius ne sont probablement que des modalités d'une seule et même figure divine, car les prescriptions symétriques relatives au sacrifice de derrière la troisième porte ne font état que d'un seul dieu, Tefer jovien, bénéfi-

ciaire aussi bien des trois victimes que du gâteau vestiça (cf. Ia 24 et 28). S'appuyant sur la confrontation des formules v a p u t u s a ç i a m p e t u (IIb 10) et v a p u t u s a ç i i u v e p a t r e p r e p e s n i - m u (IIb 17), Dev. considère Fisovio- Sa(n)cio- comme une expression elliptique pour Iupater Fisovio- Sa(n)cio- (p. 217)[8]. Cette identification de Fisovius avec Jupiter ne nous paraît pas recevable, car les actes cultuels accomplis p u s v e r e s s'adressent à des dieux mineurs (voir G. Dumézil, Remarques sur les dieux Grabovio- d'Iguvium : Rev. de philol. 28, 1954, 225-234). Fisovius n'en a pas moins un caractère "jovien", comme ses homologues Trebus et Tefer.

17-19 A partir de f i i u v i , le découpage du texte fait problème. Les éditeurs divisent l'énoncé en trois séquences : f i i u v i f e t u / u k r i p e r f i s i u f e t u / k a p i ř p u r t i t a f s a k r e f . . . Cette lecture implique l'ellipse du verbe dans la dernière phrase et conduit au rétablissement de l'impératif a i t u sur la base du parallèle de VIb 18 : capif purdita dupla aitu sacra dupla aitu. Correspondant de lat. agito, ombr. a i t u signifie "(r)emporte" selon Blum. ("reddito") et Dev. ("auferto"), "offre" selon Vet. ("offerto"), "déplace" selon Plt. ("move"). Quoi qu'il en soit, le contexte de Ia 19, avec la mention d'un bénéficiaire (t u t a p e r i k u v i n a), s'accommode mieux de la notion verbale d'offrir que de celle d'emporter . Au fond, du point de vue sémantique, le f e t u de la fin de la ligne 17 ferait très bien l'affaire. Si les commentateurs ne construisent pas f e t u k a p i ř

p u r t i t a f s a k r e f . . . , c'est pour des raisons syntaxiques. En énonciation normale, en effet, f e t u apparaît en position finale ou intérieure, non en tête de proposition. Cf. les types p r e v e r e s t r e p l a n e s i u v e k r a p u v i t r e b u f f e t u (Ia 2-3) et p u s v e r e s t r e p l a n e s t r e f s i f k u m i a f f e i t u t r e b e i u - v i e u k r i p e r f i s i u t u t a p e r i k u v i - n a (Ia 7-8). Cependant, l'emploi de f e t u au début de la phrase s'observe de façon claire en IIb 26. Voici le passage (25-26) : p u r t i f e l e t r i i u p e r t e i t u t r i i u p e r v u f r u n a r a t u f e i u (pour f e t u) i u v e p a t r e v u ç i i a - p e r n a t i n e f r a t r u a t i i e ř i u "par trois frois dis(-le) propre à l'oblation, par trois fois déclare(-le) votif. Sacrifie(-le) à Jupiter pour la gens Lucia des frères atiédiens". Ces faits nous suggèrent une nouvelle segmentation de Ia 17-19 : f i i u v i f e t u u k r i p e r f i s i u / f e t u k a p i ř p u r t i - t a f s a k r e f . . .

18 p u r t i t a f : même si dans le détail l'étymologie n'en est pas tout à fait claire (thème (por-)duĭto- selon Buck, p. 67-68, § 102,3; "pordū-to- selon Dev., p. 236, note 1), cet adjectif verbal équivaut pour le sens à lat. porrectas (Buck, Blum., Dev., Vet., Ern., Pis.), mais avec une idée de destination non encore mise en évidence. Traduire f e t u k a p i ř p u r t i t a f par "offre en sacrifice les vases offerts" (ou "the loaned... bowls": Plt.) confine au contresens. En fait, l'adjectif en -to- n'exprime pas toujours l'accompli (type lat. relictus

sente les entrailles. Prie à voix basse avec (l'offrande de) la graisse (et) des entrailles.

Derrière la porte véienne, sacrifie trois agnelles à Tefer jovien pour le Mont fisien, pour la cité d'Iguvium. Sacrifie à la porte sacrée (?). Sacrifie assis. Offre en sacrifice les (parties des victimes) à ensevelir. Présente les entrailles. Sacrifie avec du puni. Prie à voix basse avec (l'offrande de) la graisse (et) des entrailles.

Commentaire

20 v e h i i e s : les noms propres se prêtent mal aux recherches étymologiques et v e h i i e s (uehier, uehieir) ne fait pas exception. En tout cas, le rapprochement du terme avec le nom de la ville étrusque de Veii est plus que douteux. Contentons-nous ici d'une considération formelle élémentaire, mais peut-être utile au travail ultérieur. L'orthographe vieil-ombrienne montre clairement le caractère trisyllabique du mot : il n'y a pas de diphtongue ei, car la lettre h signale un hiatus entre e et i. De plus, le groupe iie note une séquence phonique à deux sommets. Le premier i, de nature vocalique, dégage un i consonne de transition (glide).

24 Les opinions divergent à propos d'un terme essentiel de la phrase, h a p i n a f . Dans son contexte, ce vocable se dénonce immédiatement comme désignation au fém. pl. d'une espèce de victimes, mais sa valeur exacte se dérobe au premier examen. Pour des raisons de cohérence interne du texte, Vetter cherche dans h a p i n a f , habina, le nom d'un animal du genre porcin (p. 177).

Aux truies pleines de derrière la porte trébulane et aux cochons de lait de derrière la porte tessénaque se joindraient, comme victimes de derrière la troisième porte, des sues castratae (ibid.). Dans cette perspective, le radical ombr. hab- s'identifierait à lat. cap- de capus, capo "chapon, coq châtré". Phonétiquement, cette explication ne tient pas. A c- du latin répond régulièrement k- (c-) en ombrien (type callidos : k a l e ř u f , caprum : k a p r u , catulus : k a t e l). Privée de support étymologique, l'interprétation de Vetter ne repose plus que sur le prétendu parallélisme entre les opérations p u s v e r e s . Mais cet argument est lui-même fragile. Indépendamment de la nature des victimes, le troisième sacrifice mineur montre une disparité par rapport aux deux premiers. En effet, seule la cérémonie de derrière la porte véienne comporte une oblation p u s t e a s i a n e de la part d'un officiant assis (z e ř e f), ainsi que l'offrande des p e l s a n a . Cf. aussi l'emploi de t a ç e z (Ia 26), vis-à-vis de k u t e f (Ia 10 et 19). Dans ces conditions, rien ne soutient l'affirmation d'une parenté étroite entre les animaux sacrifiés p u s v e r e s t r e p l a n e s et p u s v e r e s t e s e n a k e s , d'une part, et les victimes offertes p u s v e r e s v e h i i e s d'autre part. De fait, la forme h a p i n a f rappelle lat. agnas (nom. sg. agna, féminin de agnus "agneau"; cf. gr. ἀμνός). L'aspiration initiale du terme ombrien ne constitue pas un obstacle sérieux au rapprochement, car le flottement h + V- / V- se retrouve sporadiquement en italique. Comparer ombr. hebetaf-e (VIb 53) / ebetaf-e (VIa 12), her-

(h e r i , h e r i i a d , etc.) / er- (e r e t u , IIa 4), an-hostatu (VIb 60) / an-ostatu (VIIa 48); lat. holus / olus, harena / arena, haedus / aedus, herus / erus, etc. Restent les problèmes de la syllabation et de la consonne finale du radical. La structure trisyllabique de h a p i n a f , habina s'explique soit par l'anaptyxe de i (Pis., p. 164 : *ag^{w}nā-), soit par l'addition d'un suffixe - īno- (Plt., p. 309 : *ag^{w}nīnā- dissimilé). Quant à la variation orthographique h a p - / h a b - (cf. h a b i n a , Ia 27), Buck en rend compte par référence à l'emploi de t et de k dans l'écriture nationale ombrienne. Comme ces signes graphiques notent une dentale, resp. une dorsale sourde ou sonore, de même p fonctionne parfois comme représentant d'une labiale sonore (voir Buck, § 30,6). Cf. k a p r u (IIb 10) / k a b r u (IIb 17).

25 p u s t e a s i a n e : les deux constituants du syntagme sont des hapax et la proposition tout entière manque dans la version parallèle de VIb 22. Ces circonstances nous privent des variantes orthographiques néo-ombriennes, d'ordinaire si précieuses. Selon les règles de l'orthographe, v.ombr. -e note soit /e/ bref ou long, soit /i/ bref. En l'occurrence, étant donné l'interprétation quasi certaine du terme a s i a n e comme forme d'adjectif dérivé en -āno- (cf. le type latin merīdiānus), seule la valeur /ē/ d'une désinence de dat. ou de loc.sg. entre en ligne de compte. Ce fait reconnu, l'identification de p u s t e avec p u s t i , posti, préposition de sens distributif, ou avec p u s , post "derrière" (Buck, Vet.) devient impossible. En effet, posti demande

l'accusatif et post l'ablatif (à la différence de lat. post !) Aussi notre terme appartient-il vraisemblablement à la classe des noms. Dev. p. 239 en fait un substantif *posto- "pars postica" (de même Plt. p. 161). Pis. p. 165, en revanche, opte pour le statut d'adjectif ("posticus"). Dans l'une et l'autre hypothèse, le mot dériverait de la préposition post. Mais le latin ignore la thématisation de post et ses données lexicales nous suggèrent une étymologie différente. A notre avis, ombr. p u s t e recouvre parfaitement lat. postis "jambage de porte, porte". Il s'agit d'un thème en -i-, sans doute issu d'un *porsti- préhistorique. Le groupe intérieur -rs- devant t est sujet à une simplification, en tout cas orthographique sinon phonétique : comparer p e s t u à côté de p e r s t u . Au point de vue sémantique, l'emploi de posti- dans un contexte rituel ne surprend pas, car en latin l'expression postem tenere fait partie de la langue religieuse. On en a un exemple chez Cicéron, De domo sua 133 : ades, Luculle, ades Seruili, dum dedico domum Ciceronis, ut mihi praeeatis postemque teneatis. Cette valeur de posti-, dans le passage ombrien, ressort de la nature de l'épithète. Selon Dev. et Plt., a s i a n e reposerait sur asa "autel", d'où la traduction "in parte postica arae", resp. "at the rear of the altar". Vet. conjecture un nom propre asiana- (toponyme), appellation hypothétique d'une partie de la porte de Veii. Enfin, Pis. pose un rapport avec arsio- "sacré" (subst. selon Plt. : "consécration"). L'étymologie par asa se heurte à une difficulté morphologique. La finale - i a n e suppose un terme base en -io-. Cf., en latin, la chaîne dériva-

tionnelle Tullus ⟶ Tullius ⟶ Tullianus. Naturellement, l'absence de la forme intermédiaire est peut-être fortuite ou s'explique par une extension analogique du complexe -iāno- (type lat. Cicerōn-iānus de Cicero). Cependant, le rattachement à arsio- paraît plus simple. Les occurrences de ce mot se limitent malheureusement à la version néo-ombrienne, de sorte que l'appréciation du groupe -rs- intervocalique demeure incertaine. Il y a deux possibilités : ou bien rs répond à ř de l'alphabet indigène et remonte à d (par exemple dans persi : p e ř i , cf. lat. pede), ou bien le groupe est ancien et simplifiable en s (par exemple dans tursitu : t u - s e t u). On le voit, le couple arsio- : a s i a n e se conforme, sous le rapport du radical, au modèle de la seconde alternative. Nous posons une racine *ars- et non *ad-[9]). Ainsi, la présente analyse donne, pour l'expression complète, le sens de "à la porte sacrée" (d'un sanctuaire ?). Les termes conjoints *posti- arsiano- offrent, au plan du contenu, comme un écho de la formule sacras... fores de Tibulle 1,3,30. Cette interprétation sémantique commande, au niveau syntaxique, le choix du locatif à l'exclusion du datif.

26 p e l s a n a : la plupart des auteurs s'entendent sur le sens du mot et la définition grammaticale de la forme, mais les spéculations étymologiques appellent une mise au point. Résumons d'abord les éléments les plus clairs. La récurrence de -a à la finale de la variante néo-ombrienne pelsana (VIb 22) exclut un neutre pl., la désinence de cette dernière forme casuelle s'orthographiant toujours -o dans le texte en écriture latine. On a donc affaire

à un acc. f. pl. sans -f final, comme h a b i n a (Ia 27) en regard de h a p i n a f (Ia 24). Pour le reste, la phonétique historique de l'ombrien permet la restitution d'un suffixe *-nd- derrière -n- : *pelsando- passe à *pelsano- (Buck § 135). La structure de la forme apparaît maintenant : sur un thème verbal *pelsā-, probablement dénominatif — *pelsā- est à *pelso- comme lat. pulsā(re) à pulsus —, a été bâti un adjectif d'obligation en *-ndo-. Jusque là, l'accord est à peu près unanime entre les linguistes. Les divergences commencent avec l'examen de la racine. A première vue séduisante, l'explication de Buck § 262, la ne résiste pas à l'analyse : le radical de pelsā- ne se retrouve pas dans lat. sepeliō et la segmentation se-pel-iō n'est, en dépit de *se-luō > soluō, qu'une construction de l'esprit. Comme E. Benveniste l'a montré, le verbe latin repose sur un vieux neutre en -l-, *sep-el, confirmé par le sanskrit saparyáti "il honore" (Origines, p. 47). L'équation lat. sepeliō : skr. saparyáti plaide contre la thèse de la composition (se-pel-iō), puisque le sanskrit n'a pas de préverbe sa-. Ainsi, le rapprochement d'ombr. pelsā- et de lat. sepeliō n'a pas de fondements formels. L'attachement des critiques à cette étymologie tient sans doute à des considérations sémantiques. En effet, la notion de sépulture est tout à fait à sa place à ce stade du sacrifice (cf. aussi l'emploi de pelsans en IIa 43 et le commentaire de Plt. p. 261). Dans ces conditions, l'explication la plus satisfaisante à la fois pour la forme et pour le sens propose une connection du terme ombrien avec le got. ga-filhan "ensevelir" et us-filhan "id." (racine *pel-k-)[10].

I a 27-34

Texte

a p i : h a b i n a : p u r t i i u s : s u ř u m :
p e s u n t r u / f e t u : e s m i k : v e s t i ç a m :
p r e v e : f i k t u : t e f r i : i u v i : f e t u :
u k r i / p e r f i s i u : t u t a p e r : i k u v i -
n a : t e s t r u k u : p e ř i : k a p i ř e : p e ř u m :
30 f e i t / u a p i : e ř e l p u r t i i u s : e n u k :
s u ř u m : p e s u n t r u m : f e i t u : s t a f /
l i : i u v e s m i k : v e s t i ç a : a f i k t u :
u k r i p e r : f i s i u t u t a p e r : i k u v i n p /
a : f e i t u n e r t r u k u : p e ř i : k a p i ř e :
p e ř u m : f e i t u : p u n i : f e i t u :/ a p i :
s u ř u f p u r t i t i u s : e n u k : h a p i n a r u :
e r u s : t i t u : z e ř e f / k u m u l t u :
z e ř e f : k u m a t s : p e s n i m u :

Traduction

Quand tu auras offert les agnelles, sacrifie un suřum pesuntru(m). En outre façonne spécialement une galette pétrie. Sacrifie à Tefer jovien pour le Mont fisien, pour la cité d'Iguvium. A tes pieds à droite fais une base pour le vase. Quand tu l'auras offert, alors sacrifie un suřum pesuntrum à Stabilis jovien. En outre, façonne une galette pétrie. Sacrifie pour le Mont fisien, pour la cité d'Iguvium. A tes pieds à gauche fais une base pour le vase. Sacrifie avec du puni. Quand tu auras offert les suřuf, alors donne le reste(?) des agnelles. Mouds assis, prie assis avec la mouture.

Commentaire

Ce morceau de texte renferme des fautes imputables au graveur : lire e ř e k (30), i u v e e s m i k (31), i k u v i n a (31-32), p u r t i i u s (33).

a p i : la conjonction temporelle se compose vraisemblablement de deux éléments. Mais la reconstruction habituelle de *ad-k^we (Buck, Ern.) ou *at-k^we (Plt.) ne rend pas compte de toutes les variantes graphiques : a p e , a p , ape, appei. Dans l'hypothèse d'une finale en -ĕ bref, la notation -ei de appei surprend. Elle est licite, en revanche, si le mot se termine par un -ĭ bref. Ainsi, l'accusatif sg. de Fisio- s'écrit Fisei, Fisi ou Fisim. C'est pourquoi, selon nous, a p i procède d'un composé en *-k^wid et se range avec osque p ú k k a p í d , ombr. panupei, podruhpei[11]. Le premier terme présentait une consonne finale, indirectement attestée par la géminée de appei. Son étymologie demeure toutefois obscure.

s u ř u m : les commentateurs voient souvent dans ce vocable un dérivé du nom du porc (sū-) et proposent la traduction "suillus", "de porc" (Buck § 57). En fait, les formes de la version néo-ombrienne (sorsom, sorso) s'accommodent mal d'une interprétation par *su-do-. Si o s'emploie pour u devant m et p, son apparition devant d n'aurait pas de parallèle. Les lectures *sodo- et *sōdo- sont donc meilleures. Mais, comme le d italique a des affinités avec le l (cf. lat. odor / olēre), un thème de forme *sōlo- entre en considération pour l'étymologie. Un rapprochement de Ribezzo se révèle alors du plus haut intérêt : le mot ombrien rappelle la glose d'Hesychius

σωλούς · ὗς (voir Pis. pp. 166-167). Ce fait linguistique isolé renforce une intuition répandue : la victime du présent sacrifice appartiendrait à l'espèce porcine. Préciser davantage est impossible et, en l'état actuel des connaissances, la spécificité de *sōlo- n'apparaît pas clairement vis-à-vis de *sū- et de *porko-.

p e s u n t r u : la solidarité de p e s u n t r u (m) et de s u ř u m se marque non seulement dans leur fréquente association au plan du discours, mais encore dans le syntagme pesondro sorsalem (VIb 39). Comme sorsalem a la forme d'un adjectif (cf. le type latin en -ālis), pesondro se range nécessairement dans la classe des substantifs. Ainsi, l'expression s u ř u m p e s u n t r u contient deux termes en asyndète (cf. supra a ř e p e s a r v e s). Ceci dit, le sens et l'étymologie de p e - s u n t r u (var. p e s u n t r u m , p e r s u t r u , p e s u t r u , pesondro; cf. abl. sg. persondru, persontru) nous échappent complètement.

28 f i k t u : le maintien du groupe -kt- implique la présence d'un -n- appuyant, omis dans l'écriture. Ainsi, f i k t u vaut /finktu/ et s'apparente à lat. fingō (voir nos remarques dans le BSL 74, 1979, 342-343).

29 t e s t r u k u p e ř i , littér. "à ton pied droit" : les commentaires ne relèvent pas la singularité de cette expression pourtant très insolite. En effet, les locutions signifiant "à droite" et "à gauche" comportent très généralement le nom de la main, non du pied. C'est le type gr. εἰς τὰ δεξιὰ χειρός ou ἐπὶ δεξιὰ χειρός, lat. dexterā, dextrā, avec une finale féminine révélatrice :

le substantif sous-entendu est bien manu. Cf. fr. à main droite. Par conséquent, si le rédacteur des Tables emploie t e s t r u k u p e ř i , c'est dans une intention précise et non simplement au sens banal de "à droite". L'opération rituelle prescrite dans le présent passage s'effectue par terre et à droite, ce qui s'accorde avec la présence de p e ř u m "le sol, la base" dans la même phrase. A noter aussi, dans ce contexte, le caractère chthonien du destinataire de ce sacrifice, Tefer jovien (voir G. Dumézil, Remarques sur les dieux Grabovio- d'Iguvium : Revue de philologie 28, 1954, 225-234).

p e ř u m f e i t u : l'identification de p e ř u m au grec πέδον "sol, terre" nous semble la solution la plus simple et la plus satisfaisante. A notre avis, le terme ne fonctionne pas comme adverbe, mais comme substantif régime de f e i t u . Or, ce verbe ne s'entend pas ici au sens habituel de "sacrifie", mais dans son acception plus générale de "faire". En effet, le parallèle de VIb 24 recourt à un synonyme très instructif : capirse perso osatu. D'un thème *op(e)sā-, ombr. osa- s'apparente à l'osque opsa- (ú p s a n n a m , etc.) et au latin operārī. Ainsi, la construction tout entière signifie selon nous : "fais une base (ou : prépare le sol) pour la capide".

30 e ř e l : si la forme est pour e ř e k (acc. sg. n. de l'anaphorique : cf. osque í d í k , lat. id), le texte pose un problème d'accord. On s'attendrait à la reprise de k a p i ř e , féminin, par une forme eam, comme c'est le cas en VIb 24-25 (eam mani/nertru tenitu "qu'il la tienne dans sa main gauche"). Peut-être la proximité

de p e ř u m , neutre, est-elle responsable d'une sorte d'attraction.

30-31 s t a f l i i u v (e) : voir Plt. pp. 162-163.

33 e r u s : ce mot, très problématique, s'emploie souvent, comme ici, dans un syntagme du type déterminant-déterminé. Selon les cas, le terme au génitif a des sens très variés. Ainsi se dégage l'impression d'une certaine polyvalence de e r u s . Sa place en fin de description suggère à Buck l'équivalent "magmentum" (= offrande supplémentaire) (pp. 304-305). Mais le verbe régissant t i t u "donne" ne figure généralement pas dans le contexte de l'oblation. Son champ d'application est le domaine des donations ou distributions profanes (voir Plt. p. 257). Dans ces conditions, la traduction de Dev. ("reliquias hostiarum distribuendas" : pp. 230-231 et index verborum) s'impose par sa conformité aux différents éléments contextuels en jeu.

Université de Neuchâtel
Institut de linguistique
CH 2000 Neuchâtel

Claude Sandoz

Notes

1. Si, par une méprise du graveur, v a t r a remplace * v a t - v a , cette variante de v a t u v a atteste un flottement dans la syllabation. Cf., à côté de l'usuel a r v i a , l'hapax a r u v i a (III 31, à trois mots d'intervalle de v a - t r a !).
2. Pour ahtimem, Plt. propose la traduction "fire-carrier" (Lex).

3. Introduit pour des raisons de commodité, le terme "néo-ombrien" traduit l'allemand "neu-umbrisch" (Vet.) et se rapporte à la langue des Tables Vb 8-18, VI et VII. Il s'oppose à "vieil ombrien", appliqué à la langue des Tables I-Vb 7. Cette distinction terminologique se fonde sur des caractères généraux et n'exclut nullement, dans des cas particuliers, un plus grand archaïsme de la version en écriture latine.
4. La transposition de o par u dans un mot étranger n'est toutefois pas sans exemple. Cf. Numidae, de Νομάδες.
5. Dans le cas particulier de Trebu- et Fisu-, d'aucuns parleraient d'un "-u- sacral".
6. Chez Ernout, p. 85 s.v. *fel-, "lactantés" est une faute pour "lactentes", comme l'indiquent la suite de l'article et la traduction des Tables, p. 15 (Ia 14) et p. 35 (VIb 3).
7. E. Benveniste, Noms d'animaux en indo-européen : BSL 45, 1949, 82. Voir aussi Le vocabulaire des institutions indo-européennes 1, Paris 1969, 32-33.
8. En ce qui concerne la forme de l'épithète Sa(n)cio-, Dev. tient la variante sans -n- pour plus ancienne (ibid.).
9. Pour le choix inverse (*ad-), voir Buck § 251,3 et Plt. p. 297.
10. Arguments supplémentaires en faveur de cette solution chez G. Dumézil, Notes sur le début du rituel d'Iguvium : Revue de l'Histoire des religions 147, 1955, 265-267.
11. Dans panupei et podruhpei, l'idée d'une caractérisation de -pi par une particule -ĭ (Buck § 201,4) est superflue, puisque le digramme ei peut noter ĭ bref.

Abréviations des références bibliographiques

Benveniste, Origines = E. BENVENISTE, Origines de la formation des noms en indo-européen, Paris, 1935.

Blum. = A. von BLUMENTHAL, Die iguvinischen Tafeln, Stuttgart, 1931.

Bott. = G. BOTTIGLIONI, Manuale dei dialetti italici, Bologne, 1954.

Bréal = M. BREAL, Les Tables Eugubines, Paris, 1875.

Buck = C.D. BUCK, A grammar of Oscan and Umbrian[2], Boston, 1928.

Dev. = G. DEVOTO, Tabulae Iguvinae[2], Rome, 1940.

Ern. = A. ERNOUT, Le dialecte ombrien. Lexique du vocabulaire des "Tables Eugubines" et des inscriptions, Paris, 1961.

Ernout-Meillet = A. ERNOUT - A. MEILLET, Dictionnaire étymologique de la langue latine. Histoire des mots[4], Paris, 1967.

Leumann, Lat. Gr.[2] = M. LEUMANN, Lateinische Grammatik I : Lateinische Laut- und Formenlehre[2], Munich, 1977.

Maniet, Phon. = A. MANIET, La phonétique historique du latin dans le cadre des langues indo-européennes[5], Paris, 1975.

Pis. = V. PISANI, Le lingue dell'Italia antica oltre il latino, Turin, 1964.

Plt. = J.W. POULTNEY, The bronze tables of Iguvium, Baltimore, 1959.

Vet. = E. VETTER, Handbuch der italischen Dialekte, Heidelberg, 1953.